

« Synthèse et évaluation »

Jean-Louis Dufays
Université catholique de Louvain
CEDILL - Centre de recherche en didactique
des langues et des littératures romanes

Prélude

Il est des positions plus confortables que celle de « grand témoin » : voilà un rôle qui vous oblige non seulement à écouter un maximum d'interventions avec un maximum d'attention - adieu les délices de l'écoute flottante – mais aussi à décevoir tous les collègues qu'en raison des sessions parallèles vous n'avez pas eu l'occasion d'écouter. Heureusement, ces frustrations sont compensées par l'avantage non négligeable d'être l'objet d'une agréable sollicitude pendant les temps de pauses : si vous n'avez pas pu assister à une intervention, pas de problème, un tas de personnes se chargeront très gentiment de vous la résumer, et plus généralement, beaucoup se feront un plaisir de vous assister dans votre lourde tâche en vous glissant dans l'oreille quelques remarques saillantes qu'ils verraient bien figurer dans votre synthèse finale. Cela dit, puisqu'il fallait bien faire un choix, le mien a été d'écouter surtout les personnes que j'avais peu entendues auparavant. C'est dire si ma synthèse sera sélective et limitée, mais je m'en console d'emblée en songeant qu'à vrai dire, le rôle premier d'une telle opération est moins de viser une improbable exhaustivité que d'en susciter de semblables chez mes honorables auditeurs et lecteurs.

Un succès

Il m'est agréable de commencer par souligner que ces journées ont été un incontestable succès. Plus de 40 interventions, de plus en plus internationales, parmi lesquelles beaucoup étaient dues à de nouveaux ou à de jeunes chercheurs, voilà qui témoigne à l'évidence de l'intérêt suscité par le thème. Qui plus est, l'organisation a été vraiment efficace, servie notamment par un recueil des résumés très soigné, la convivialité a été constante - avec une mention toute spéciale pour la séance de dégustation. Sans conteste, Jean-Charles Chabanne et son équipe ont réussi leur coup de bien jolie manière.

Côté contenu, la formule « ateliers » a recueilli un intérêt certain. D'abondantes données ont été mises en circulation et en discussion, et on a disposé de plus de temps que d'habitude pour se les approprier et en discuter. Je note aussi que les interventions ont été de plus en plus « professionnelles », non seulement sur le plan formel (je salue ici le développement de la culture « Power point »), mais aussi en ce qui concerne les méthodes : des données de plus en plus riches et croisées (productions écrites, questionnaires, entretiens, transcriptions de séances, autoconfrontations) ont été analysées, et elles l'ont été avec des insistances significatives à propos de thèmes récurrents, tels l'attention à l'élève comme sujet et l'étude des (micro)gestes de la classe. Par ailleurs, de plus en plus de données ont été recueillies dans les classes lors de séances « ordinaires », mais on a aussi eu affaire, au Québec surtout, à des données quantitatives

intéressantes qui portaient notamment sur le choix des corpus et sur les niveaux d'étayage. Certes, de telles données sont sans doute destinées à rester une exception dans le champ de la didactique de la littérature, mais elles n'en constituent pas moins à mes yeux un enrichissement et un complément bienvenu pour le développement de notre discipline.

Enfin, on a assisté à l'émergence de plusieurs nouveaux chantiers portant sur des sujets aussi riches que variés : le choix par l'enseignant des textes à lire et leurs critères, l'analyse des conduites des maîtres, la comparaison de différentes pratiques enseignantes à propos d'un même objet, les niveaux d'étayage verbal, la comparaison des réceptions d'élèves et d'enseignants, les paradoxes de l'écriture d'invention et des carnets de lecture, le retour des « exercices de lecture » ciblés, l'analyse du rapport à la littérature des enseignants (futurs et en exercice)...

Cela dit, je me dois de montrer que je n'ai pas été (trop) soudoyé par les organisateurs en signalant malgré tout quelques bémols. Dans les ateliers, on a parfois eu du mal à gérer le temps et l'exploitation collective des données. Les auteurs des communications ont parfois eu l'impression d'être « sacrifiés » au bénéfice des ateliers en raison de l'abondance des sessions parallèles. Par ailleurs, 60 % des interventions portaient sur le primaire ou le maternel, et seulement un tiers sur le secondaire, ce qui est étrange, quoique explicable par la nouveauté des prescriptions relatives à la littérature au primaire en France. Peu d'interventions en outre ont porté sur l'écriture et sur l'oralité littéraires, qui étaient pourtant les thèmes de journées précédentes (Aix 2003 et Strasbourg 2005). Peu d'articulations aussi ont été établies entre les activités de l'élève, les activités de l'enseignant et la place de l'œuvre, qui étaient pourtant les trois thèmes de cette rencontre. Il y a eu aussi peu de prise en compte du socioculturel, c'est-à-dire des variations liées au milieu d'origine. « Les élèves » dont il a souvent été question d'une manière globale existent-ils ? Quid des corrélations entre les performances et les profils et les contextes des individus ? Sur un autre plan, trop de diagnostics ou de présentations de données m'ont semblé dénués d'implications didactiques ou de débouchés en termes de formation. Peu de réflexions enfin ont porté sur l'évaluation des lectures et des productions orales et écrites des élèves, qui sont pourtant en principe consubstantielles de tout apprentissage.

Oserais-je poser, pour conclure cet inventaire critique, la question du formatage des interventions ? Trop d'exposés m'ont paru manquer d'une structure claire et d'un cadrage méthodologique et conceptuel explicite. Pour dépasser ces manques à l'avenir, accepterions-nous de nous imposer un format de présentation plus « standard » ? Si oui, il s'agirait, selon moi, de définir un cadre théorique et/ou de s'y articuler, de capitaliser et d'intégrer davantage les recherches existantes – ne faut-il pas pointer le problème de l'inflation conceptuelle et terminologique ? Ne gagnerions-nous pas à nous lire davantage les uns les autres ? — mais aussi de présenter davantage les textes littéraires qui nous ont servi de supports, de formuler plus clairement nos questions de recherche, d'explicitier encore davantage nos méthodologies et leurs enjeux, d'avancer des hypothèses et d'exposer des résultats, et de davantage limiter et traiter les données que nous mettons en discussion.

Des questions à reprendre

Par ailleurs, plusieurs questions qui ont été évoquées pendant ces journées me semblent mériter d'être reprises lors de nos prochaines rencontres :

1° Celle du jugement esthétique d'abord. Est-il séparable de la compréhension/ interprétation ? Est-il limité à des opérations rationnelles, de l'ordre du « méta » ?

2° La question du rapport des enseignants à la littérature, à l'écriture et à la lecture ensuite. Quid lorsque l'enseignant lui-même n'aime pas lire et/ou ne comprend pas les textes et/ou a un point de vue limité sur les finalités de l'enseignement de la littérature ? Quelle place pour les dispositifs visant à développer la pratique littéraire dans la formation des enseignants ?

3° La question du développement des apprentissages en littérature encore. Plusieurs de nos travaux ont réalisé de magnifiques diagnostics « de départ » en photographiant dans le détail un moment du développement des élèves, mais ne conviendrait-il pas maintenant d'aller plus loin et de prendre à bras-le-corps la question fondamentale du temps en didactique ? Sans ignorer, bien sûr, qu'un tel travail requiert la constitution de corpus longitudinaux, étalés sur un an au moins

4° Quel est le statut par ailleurs, dans nos recherches, de nos jugements, de nos points de vues, voire de nos passions ? Que présupposent les « il convient », « il s'agit de... » et les modalités variées de prescription ou d'appels à un idéal qui jalonnent nombre de nos propos ? Sans doute sont-ils indissociables du discours de ces praticiens engagés que nous sommes tous plus ou moins, mais ne serait-il pas bon, à tout le moins, d'en expliciter les présupposés et d'en circonscrire la place, afin de pouvoir faire d'eux aussi un objet de recherche ?

5° En lien avec ce qui précède, une autre question clé à reprendre est celle de l'évolution des finalités assignées à l'enseignement de la littérature. Par exemple, n'y a-t-il pas aujourd'hui une perte d'intérêt accordé à l'enjeu historique ? Quel est aujourd'hui le « modèle humain » sous-jacent au développement de la culture littéraire à l'école ? La priorité accordée à l'appropriation personnelle des œuvres est-elle compatible avec le souci de leur socialisation ? Et comment ces finalités sont-elles prises en charge dans la formation des enseignants ?

6° Autre question, quel rapport peut-on établir entre les activités scolaires sur la littérature et les « pratiques sociales de référence » ? À ce propos, les présentes journées ont pointé le paradoxe du journal de lecture et de l'écriture d'invention, ces pratiques qui sont prescrites par les instructions officielles, mais seulement en tant qu'activités « non scolaires » ! N'est-il pas nécessaire plutôt d'assumer le caractère scolaire des activités effectuées à l'école... et de mieux en définir les normes ?

7° Enfin (puisqu'il faut bien s'arrêter un moment), une place plus grande ne mériterait-elle pas d'être réservée à l'étude des traces, de la « mise en mémoire » des activités effectuées pendant l'année à travers ces outils ordinaires que sont les cahiers et les classeurs ?

Cette liste - très incomplète et discutable - de questions à poursuivre montre combien notre réseau a raison de continuer à exister et à se développer, et je voudrais d'ailleurs saisir cette occasion pour rendre hommage encore une fois à ses fondateurs, Annie Rouxel, Gérard Langlade et Marie-Jo Fourtanier, à qui nous devons le plaisir de nous retrouver chaque année depuis sept ans déjà pour faire vivre notre discipline.

Il me reste donc tout naturellement à vous donner rendez-vous l'an prochain à Louvain-la-Neuve. Les dates sont déjà retenues : il s'agira des 29, 30 et 31 mars 2007, de même que le thème : « Enseigner la littérature aujourd'hui, pour quoi faire ? Sens, utilité(s), évaluation(s) ». Quelques choix également : celui de continuer à privilégier les ateliers, celui de limiter le nombre des interventions en donnant la priorité aux jeunes chercheurs (thésards, post-thésards), celui de préciser encore davantage les critères de recevabilité des projets d'intervention, et celui enfin de continuer à privilégier l'analyse des pratiques effectives des enseignants et des élèves... et leurs corrélations. D'ici là, gageons qu'une année ne sera pas de trop pour rassembler nos forces et en développer de nouvelles !